



## Pour rehausser le niveau des élèves en français, Pap Ndiaye ressort le totem de la dictée

Des directives doivent être publiées par le ministère de l'éducation à destination des enseignants de primaire, jeudi 12 janvier, entre autres sur la pratique de la dictée. Pour ces derniers, c'est l'« éternel retour » d'un totem français, qui n'a de sens que dans le contexte d'un travail plus vaste sur l'orthographe et la grammaire. Des élèves écrivent sous la dictée, dans une école de Paris, le 18 octobre 2021. THOMAS SAMSON / AFP

Les ministres passent, et la dictée reste. Les connaisseurs du système éducatif n'ont ainsi pas été surpris de voir l'actuel ministre de l'éducation nationale, Pap Ndiaye, dégainer l'arme de la dictée face au problème du niveau en français.

Dans un entretien accordé à BFM-TV, mercredi 4 janvier, il a rappelé l'inquiétante statistique de « 27 % des élèves [qui] n'ont pas le niveau requis en français » à l'entrée en 6<sup>e</sup>, et le nombre de fautes faites lors de cet exercice : interrogés sur le même texte depuis 1987, les élèves d'aujourd'hui font « deux fois plus de fautes » que leurs aînés.

Citant un rapport de l'inspection générale d'avril 2022, Pap Ndiaye a évoqué, comme piste d'explication, le fait que, « en particulier pour le cours moyen, le temps d'écriture est sans doute trop faible ». Et d'ajouter : « Nous allons mettre en place des mesures, relatives à des choses classiques, à la dictée, à la conjugaison » toujours pour les classes de CM1 et de CM2.

Dans la foulée de cet entretien, le ministère de l'éducation nationale a fait savoir par communiqué de presse que des « directives » relatives, entre autres, à la pratique de la dictée quotidienne allaient être envoyées aux enseignants. Leur publication est prévue pour le Bulletin officiel du 12 janvier.

Dans les rangs syndicaux et chez les spécialistes, l'éternel retour de la dictée fait grincer des dents. Un « totem » pour les uns, un « running gag » pour les autres, la dictée est revenue dans la bouche de Pap Ndiaye comme dans celle de nombre de ses prédécesseurs avant lui, parce qu'elle « rassure l'opinion », assure-t-on. Elle évoque l'école d'antan, supposément plus disciplinée que l'actuelle et, en tout état de cause, meilleure en orthographe. Mais ce retour du symbolique pose plusieurs problèmes. Le premier d'entre eux étant que la dictée n'est pas l'alpha et l'oméga de l'apprentissage du bon français.

« On sait ou on ne sait pas »

Il faut, d'abord, s'entendre sur ce que l'on entend par « dictée ». L'image de l'instituteur dictant un extrait d'Alphonse Daudet, en circulant dans la classe les mains derrière le dos, en amuse plus d'un. L'école, jusque dans ses instructions officielles, a abandonné la dictée « classique » depuis bien longtemps.

« Dès la III<sup>e</sup> République, la pratique de la dictée a été contestée, y compris par Jules Ferry lui-même, rappelle Jean-Christophe Pellat, professeur émérite de linguistique à l'université de Strasbourg. La première critique que l'on peut lui faire est que la dictée n'est pas un exercice d'apprentissage : on sait ou on ne sait pas. L'autre argument est de se demander si c'est réellement un exercice de contrôle. Dans une dictée classique, on ne sait pas ce qu'on mesure, car il y a trop de difficultés mélangées. »

En 1977, l'éducation nationale prend officiellement ses distances avec cette pratique de la « dictée de contrôle », un simple texte lu par l'enseignant sans préparation, dont il faut se départir au profit d'exercices plus riches pour l'apprentissage de l'orthographe.

Loin des images d'Epinal, les enseignants d'aujourd'hui pratiquent donc de nombreux exercices dérivés : autodictée (quelques phrases à apprendre par cœur et à réécrire sans faute), dictée préparée et même « dictée frigo » , une pratique qui consiste à dicter un texte, à le ramasser (c'est la « mise au frigo ») avant de distribuer la solution. L'enfant doit tenter d'identifier lui-même ses erreurs, avant un second ramassage et une écriture collective, menée par l'enseignant, dans laquelle les élèves « proposent des solutions » aux difficultés orthographiques du texte au fur et à mesure. « Cette approche permet une interaction enseignant-enfant, et c'est à ce moment-là que les apprentissages se font », explique Johanna Cornou, directrice d'école au Havre (Seine-Maritime).

Une autre méthode, très répandue, consiste à préparer du vocabulaire sur plusieurs jours – y compris en





l'apprenant le soir à la maison –, avant de pratiquer une dictée qui reprend certains des mots de la liste. « Je pratiquais énormément cette méthode, en faisant apprendre une liste de mots qui comptent tous le même son, jusqu'à quarante mots en CM2 », rapporte Luc Baptiste, professeur des écoles devenu formateur en institut national supérieur du professorat et de l'éducation et auteur d'une thèse sur la production d'écrit à l'école élémentaire. L'enfant acquiert ainsi son bagage de mots sur la semaine, avec une leçon de vocabulaire le lundi et une dictée le jeudi. »

Mais derrière l'image un peu désuète de la dictée classique, qui est effectivement « en recul » – y compris, donc, parce qu'elle n'est pas efficace à elle seule – se cache un problème plus vaste, identifié par le ministre lui-même : le recul de la pratique de l'écrit à l'école. « Aujourd'hui, on ne fait plus copier la leçon, on fait beaucoup moins pratiquer l'écriture », s'alarme Luc Baptiste, sous prétexte que certains enfants ne vont pas y arriver. Souvent, l'enseignant distribue une leçon photocopiée, ou alors une fiche à trous, que l'élève colle dans son cahier. Mais, pour maîtriser l'orthographe des mots, il est essentiel de les écrire. »

L'école a beaucoup changé

Le rapport de l'inspection générale d'avril 2022, évoqué par le ministre lors de son passage à la télévision, est sans appel. Sur huit heures hebdomadaires de français au cours moyen, 50 % du temps sont consacrés à la grammaire, à l'orthographe et à la conjugaison. Mais seuls 10 % du temps sont dévolus à la « production d'écrit », exercice dans lequel l'orthographe apprise peut être remobilisée.

Sur le terrain, on reconnaît que la pratique du « polycopié » pose problème, car elle fait effectivement reculer le temps passé à écrire. « Mais sur cette question-là, qui est réelle, le ministère ne propose rien », relève Guislaine David, du SNUipp-FSU. Rien pour décharger les classes, alors qu'il est évidemment plus simple d'organiser de la production d'écrit quand on est vingt que quand on est vingt-neuf. Rien pour contrer la disparition du dispositif « plus de maîtres que de classes », qui permettait d'être en petits groupes et de faire travailler l'écrit. »

De plus, l'école elle-même a beaucoup changé, et on y apprend des choses qui n'étaient pas enseignées autrefois. « Les enfants de 1987 étaient meilleurs en orthographe, mais qu'en était-il de leur niveau d'anglais ?, se demande Johanna Cornou. A ce moment-là, il faut tout comparer : les compétences dans ces matières qui n'existaient pas, la prise en charge des enfants « dys » [dyslexiques, dysorthographiques], qui étaient considérés comme nuls en orthographe et souffraient, alors qu'aujourd'hui on va chercher des solutions pour éviter de les mettre en échec. »

L'évolution des savoirs enseignés à l'école explique en partie, d'ailleurs, la pérennité du symbole de la dictée et son efficacité sur l'opinion. « L'orthographe française est l'une des plus difficiles au monde, en particulier l'orthographe grammaticale, rappelle Jean-Christophe Pellat. Si l'on veut que les enfants maîtrisent ces difficultés, il faut accepter d'y consacrer du temps. » La dictée renvoie donc, dans les esprits, à une époque où l'orthographe était mieux maîtrisée, elle qui symbolise l'excellence... précisément parce qu'elle est difficile.

